a situation commerciale.

La situation commence à prendre une certaine gravité, non au point de vue sanitaire, ...ément—ceux d'entre nous, il y en a eu, qui ont cédé à un ...ier mouvement de frayeur, sont bien revenus; peur a disparu; mais au ...t de vue commercial. Une ...nde partie de nos communications avec le dehors, soit à ...térieur du pays, soit avec les ...ys européens avec lesquels ...s faisons des affaires sont interrompues.

De tous les côtés, on met l'embargo sur nos produits. Quant nos personnes, c'est bien pis encore. On nous barre brusquement le passage; on nous interne dans des lazarets qui ne sont pas du tout agréables à habiter; et nous voilà prisonniers, jusqu'à ce qu'il plaise certaines autorités qui ne sont sanitaires que de nom et ne doutent nullement de ce que c'est que la fièvre jaune, de nous relâcher; le plus souvent, à condition pour nous, de rebrousser chemin et de rentrer dans nos foyers.

Toutes ces mesures malencontreuses, mal calculées, mal appliquées, font un tort considérable au commerce et ne peuvent qu'occasionner de nombreuses ruines.

Passe encore, si la situation était quelque danger; si nous allions porter ailleurs quelque germe de la maladie! Il faudrait bien nous rendre à la raison, et rendre notre mal en patience. Mais tout tend à nous prouver que, jusqu'ici du moins, l'épidémie n'existe pas. Quant à la mortalité, elle s'est montrée, généralement, depuis les deux dernières semaines de cette année, plus faible que durant les deux semaines correspondantes de l'an dernier.

Il est vraiment temps, de mettre, s'il est possible, un terme à un pareil état de choses, qui est ruineux pour les affaires, sans être d'aucun profit pour la salubrité publique. Tout cela est déraisonnable et n'a aucune raison d'être.

Les millions de Stéphen Girard.

S'expatrier tout jeune, vivre en Amérique, y faire une immense fortune, et, avant de mourir, alors que le cerveau s'est affaibli au point d'ignorer sa famille, rédiger un testament dans lequel on comble de dons royaux les villes où l'on a vécu, telle fut la façon d'agir de Stéphen Girard, né à Bordeaux et mort en 1831 aux Etats-Unis.

C'est à ce Français que les orphelins de Philadelphie rendaient un solennel hommage le mois dernier pour les bienfaits et les nombreuses fondations hospitalières qu'il a faites en leur nom. La ville de Philadelphie, malgré les deux cents millions qui lui sont restés n'avait pas encore songé à rendre justice à la mémoire de ce bienfaiteur des déshérités en lui élevant une statue. Les orphelins se sont souvenus de lui à la place de la cité oublieuse et c'est avec le concours du président McKinley, lui-même, qu'ils ont accompli cet acte de réparation.

En dehors du legs de deux cents millions fait à la ville de Philadelphie, Stéphen Girard avait aussi légué à la ville de la Nouvelle-Orléans deux cent huit mille arpents de terrains paroisse Ouachita, Louisiane.

Mise au courant du testament, la famille s'émut naturellement de ces donations qui la dépossédaient de sa part d'héritage, connaissant l'état mental précaire du donateur et le texte formel de la loi américaine.

Cette loi, en effet, déclare nul tout legs à une corporation de ville, lorsque ce legs existe, comme pour la Nouvelle-Orléans, en dehors de son territoire, et, comme pour la ville de Philadelphie, au-delà de son comté.

Une série de procès commença alors avec le concours de plusieurs descendants de Stéphen Girard et d'avocats américains éminents, Les avocats y consacrèrent leur existence et les héritiers tous leurs biens. Par trois procès retissants leo héritiers virent «trois fois» leurs réclamations admises par les tribunaux de l'Union, mais sans solution efective, parceque les villes en cau-f se ne pouvaient avoir une décharge utile, plusieurs héritiers existants n'ayant pas, disaient-elles, répondu à leurs recherches.

En effet, deux descendants étaient restés introuvables, peut-être à cause de leur ignorance des faits acquis, mais grâce aussi à des complicités parfaitement réglées pour que les avis postaux n'arrivassent jamais aux destinataires égarés ou retirés dans quelque trou de province, en France.

Les années s'écoulèrent avec des fortunes personnelles englouties, mais la persévérance des ayant droit ne perdit rien de sa ténacité.

Enfin, il y a quelques mois, par un hasard heureux, et à la suite de la mort d'une vieille parente, les deux derniers héritiers restés dans l'ombre par l'ignorance, furent découverts par M. Hug, un Français qui a habité les Etats-Unis et qui connaît tous les débats tourmentés qu'a suscités l'héritage de Stéphen Girard.

Cet intermédiaire spontané a demandé à tous les héritiers les pouvoirs nécessaires pour traiter définitivement en leur nom avec la Nouvelle-Orléans. Les occupants actuels n'ont, paraît-il, aucun titre de propriété. Puis M. Hug essaiera d'obtenir la confirmation par la cour suprême de Washington, des trois procès gagnés en première instance et en appel par les héritiers contre la ville de Philadelphie, pour la reddition des deux cents millions légués par un testateur incapable.

On ne plaisantera donc plus les héritages «d'oncle d'Amérique», puisque voilà une famille qui, grâce aux progrès de la justice dans le Nouveau-Monde, grâce à une civilisation plus éclairée et aussi aux communications rapides, va se voir restituer prochainement une fortune qui jadis fut restée engloutie comme dans un Océan.

Du reste, le doute ne peut plus être invoqué en Amérique sur l'état actuel des ayants-droit de Stéphen Girard qui sont vivants, au nombre de cinq, et que depuis les dernières fêtes de Philadelphie nous avons demandé à connaître: Deux sont Français et habitent la France:

1. Mlle Emma Lardy, petite-nièce de Stéphen Girard;

2. M. Frespech de Vars du Maine, héritier de Palmyre et Fabricius de Vars du Maine, petits-neveux de Stéphen Girard:

Les autres sont en Amérique, nés Français et naturalisés Américains ou nés en Amérique. Ce sont:

3. MM. Louis et Armand, comte et vicomte de Roux, petits-neveux de Stéphen Girard;

4. Les héritiers de Fabricius Girard, petits-neveux de Stéphen Girard;

5. Les héritiers de Henriette Girard, décédée à Philadelphie en 1890, et aussi petite-nièce de Stéphen Girard. Voilà donc les deux républiques sœurs, pour un acte de loyauté internationale, s'unissant et se donnant la main.

Un souvenir de Ch. Monselet

Au temps de sa jeunesse, Charles Monselet, le charmant conteur, le spirituel écrivain, fut souvent à court d'argent. Il excellait, paraît-il, à dépister ses créanciers. Il avait tracé au blanc d'Espagne, sur la porte de sa mansarde, ce chiffre cabalistique 100, et mis au-dessous cet alexandrin de circonstance:

Approche, si tu peux, et poursuis, si tu l'oses!

Le flot envahisseur s'arrêtait de lui-même devant cette barrière improvisée. Et si quelque importun plus audacieux, attiré par l'inscription même, tentait de soulever le loquet, Monselet, grossissant sa voix, criait aussitôt de l'intérieur, sur le ton de la pudeur alarmée:

—«Il y a quelqu'un!»

La chasse sous Napoléon III

Napoléon, au début de son règne, rétablit la charge de grand veneur qui fut accordée au maréchal Magnan. En même temps il réorganisait le personnel de la chasse à courre et de la chasse à tir.

Sans être grand chasseur, l'Empereur aimait fort la chasse à courre. Les chasses avaient lieu à Compiègne ou à Fontainebleau, quelques fois à Marly. A Compiègne, l'Empereur arrivait d'ordinaire vers la Toussaint et y demeurait cinq semaines. Les invitations se renouvelaient, tous les huit jours. Chaque «fournée» comprenait cinquante à soixante personnes qui, arrivées le samedi, repartaient le dimanche d'après. Un ancien inspecteur des forêts de la couronne, M. de La Rue, a expliqué le genre de plaisir que Napoléon III éprouvait pour la chasse à courre.

«Ce qui paraissait plaire à l'Empereur, dit-il, c'étaient les rendez-vous qui avaient lieu au magnifique carrefour du Puits-du-Roi, situé au centre de la forêt.

«Il y arrivait au galop; il s'arrêtait pour se mettre à causer avec le premier venu, le plus souvent avec l'ambassadeur d'Angleterre, lord Cowley, qui quittait peu Sa Majesté.

«Pendant ce temps, la chasse allait grand train. Souvent l'Empereur repartait tout à coup au galop, à fond de train dans une direction opposée à celle que suivait la chasse.»

Parmi les chasses à tir impériales, il faut mentionner celle qui fut donnée dans la forêt de Saint-Germain en l'honneur de l'empereur François-Joseph d'Autriche. Les tireurs étaient au nombre de dix: L'empereur d'Autriche, Napoléon III, le duc de Leuchtenberg, l'ambassdeur d'Autriche, le comte de Bellegarde, le comte Andréassy, le duc de Gramont, le prince de Lichtenstein, le prince de la Moscowa et le général Fleury. Au total, il y eut trente-huit chevreuils, 85 lièvres, 314 lapins, 1,197 faisans, 12 perdrix, 7 coqs argentés.

Pour sa part, l'empereur d'Autriche abattit: 4 chevreuils, 10 lièvres, 38 lapins, 33 faisans, 23 perdrix, 7 coqs argentés et deux pièces diverses, en tout 419 pièces. Napoléon III eut à son actif 265 pièces.

Huit jours après, nouvelle chasse, cette fois à Compiègne. L'Empereur d'Autriche abattit 600 pièces, Napoléon 402.

Une grande chasse à courre fut offerte également au grand-duc Constantin de Russie dans la forêt de Fontainebleau. On était à la fin du mois d'avril, époque avancée pour une chasse de ce genre. Le rendez-vous fut des plus brillants. Tous les officiers de la garnison avaient tenu à voir et à saluer le grand-duc. La chasse, si elle fut belle au point de vue du luxe et de la beauté des femmes, ne donna qu'un médiocre résultat. Le grand-duc reconnut au passage un magnifique dix-cors qui disparut. Néanmoins, le soir, on lui offrit le spectacle d'une curée aux flambeaux. Le grand-duc, étant allé voir la tête du cerf, s'aperçut que ce n'était pas le dix-cors qu'il avait vu le matin. Il en fit la réflexion en souriant, ajoutant qu'il s'était peut-être trompé. En réalité, il ne se trompait pas. La veille, on avait eu l'idée prudente de faire tirer une «troisième tête», dans le cas où la chasse ne serait pas heureuse. L'Impératrice a chassé quelques fois à Saint-Cloud et à Marly. Une seule fois, paraît-il, elle a pris part à un «tiré». C'était à Marly. Le temps était superbe.

Il y avait là l'Empereur, l'Impératrice, le prince de Hohenzollern, le maréchal Magnan, le prince et la princesse de Metternich, le comte de Solms et le général Reille. Au tableau, il y eut pour l'Empereur 213 pièces, et pour l'Impératrice 73. C'était, en somme, pour une femme, un fort honorable résultat.

LES GREVES.

On a beau, pour échapper aux misères politiques et économiques de la vie, s'expatrier, passer de l'ancien monde dans le nouveau et du nouveau dans l'ancien, on retrouve partout les mêmes questions qui s'agitent, les mêmes intrigues qui s'ourdissent dans l'ombre, les mêmes erreurs qui se propagent. Voyez plutôt. Est-ce que ce qui se passe à Londres ne ressemble pas comme deux gouttes d'eau à ce qui se pratique dans les environs de Pittsburg?

La grève des mécaniciens à Londres.

Par le nombre des ouvriers dont elle a suspendu le travail et par l'importance des intérêts qu'elle met en jeu, la grève des ouvriers mécaniciens de Londres constitue un des chapitres les plus instructifs de l'histoire du travail à notre époque. La première chose à constater, c'est que cette grève n'a pas éclaté subitement à la suite d'un conflit entre les ouvriers et les patrons. Elle a été préparée de longue main et, avant d'en arriver à une guerre ouverte, les deux partis se sont livrés à une série de négociations et de pourparlers au cours desquels ils ont déployé toutes les ressources de leur diplomatie.

C'est le 1er mai que les Syndicats des ouvriers prévinrent les patrons, par une circulaire, que si, le 3 juillet au plus tard, la journée de huit heures n'avait pas été reconnue par tous les établissements de construction, les ouvriers se mettraient en grève. Près de 200 patrons acceptèrent ces conditions, ou immédiatement, ou un peu plus tard. Les organisateurs de la grève firent grand tapage autour de ce premier résultat. Le fait est que la capitulation de 200 maisons constitue en apparence un gros succès. Mais, si on regarde de plus près, on voit que l'immense majorité des patrons qui ont cédé n'emploie qu'un petit nombre d'ouvriers, que leur établissement est très peu important et que, pressés par la nécessité de livrer à jour fixe leurs commandes, ils se trouvaient sans moyens de défense à opposer aux revendications des comités ouvriers.

Réunis à Manchester, les chefs des grands établissements décidèrent qu'ils necéderaient pas sur la question de huit heures, et que, si les ouvriers se mettaient en grève dans une de leurs maisons, les patrons des autres maisons réduiraient leur effectif dans la proportion de 25 pour cent. Des deux côtés, on resta sur ses positions, et on tint parole. Dans le courant de juillet, de 20,000 à 30,000 mécaniciens avaient cessé le travail, soit qu'ils eussent quitté volontairement l'atelier, soit qu'ils eussent été frappés par le «lock out», et, depuis, ce nombre a augmenté dans une proportion qu'il est assez difficile de connaître au juste, les grévistes ayant intérêt à exagérer l'effectif de leurs troupes.

Ce qui est certain, c'est qu'une vingtaine de mille d'ouvriers assistaient au grand meeting organisé il y a quelques jours, à Hyde-Park, et dont MM. John Burns et P. Maddison ont été les principaux orateurs. A l'unanimité, la résolution suivante a été votée:

«Le meeting tenu à Hyde-Park, le 29 août, proclame son entière adhésion avec les mécaniciens grévistes et les Syndicats réunis dans leur lutte pour l'obtention de la jouornée de huit heures déjà consentie par le gouvernement et par une grande majorité des employeurs de Londres. Il exprime sa plus chaude sympathie aux frères de province et à leurs familles qui ont été jetés dans le besoin et la misère par la Fédération des employeurs du Nord, qui a tenté de rompre l'union des travailleurs en proclamant un «lock out» national. Il invite tous les travailleurs de la province à assister les grévistes, financièrement ou par tout autre moyen, dans leur lutte prolongée pour le droit de «Labour Combination».

Malheureusement pour les grévistes le jour même où ils venaient de faire étalage de leurs forces et prouver leur esprit de discipline, ils éprouvaient un grave échec. Invités par le comité gréviste à se prononcer en faveur de la journée de huit heures et à faire cause commune avec eux, les chaudronniers (boilermakers) se prononcèrent en faveur de la réduction à huit heures, mais refusèrent de s'associer par la grève aux revendications de leurs camarades. La grève générale de toutes les branches de la construction mécanique sur laquelle comptaient le meneur de la grève de Londres a échoué. Certains patrons se sont décidés à faire venir d'Allemagne des ouvriers pour remplacer ceux qui volontairement avaient quitté l'atelier. A Leeds, 200 ouvriers allemands sont déjà installés et on annonce d'autres convois. De leur côté, les grévistes reçoivent des subsides des autres Syndicats. Ainsi l'Association des ouvriers typographes de Manchester leur a fait parvenir hier 2,500 fr. Si cet exemple est suivi par les autres Syndicats, la lutte pourra se prolonger encore.

Tout d'ailleurs fait prévoir que cette fois encore les Syndicats ne feront pas triompher la cause des huit heures. Mais il serait puérile de dissimuler que cette idée gagne tous les jours du terrain dans les milieux ouvriers et il est à craindre que la ténacité des Syndicats, qui souvent suspendent la lutte mais ne l'abandonnent jamais, finisse par avoir raison de la résistance, d'ailleurs très justifiée, des patrons. Aussi bien au point de l'intérêt bien entendu de l'ouvrier que de l'intérêt général de l'industrie anglaise, cette conquête de la journée de huit heures peut provoquer de graves comptes: mais ce ne serait pas la première fois qu'on verrait les masses ouvrières se tromper sur leurs véritables intérêts et prendre la proie pour l'ombre.

L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE

BISMARCK PROPHETE.

L'ex chancelier d'Allemagne n'a pas dû s'étonner énormément quand il eut connaissance des toasts d'alliance échangés à bord du «Pothuau». Il y a quatre ans il avait prédit l'alliance franco-russe et en avait pesé toutes les conséquences.

En 1857 il adressait à son ministre, le baron de Manteuffel, un mémoire où il disait:

«Une alliance franco-russe aurait une supériorité écrasante sur la Prusse et l'Autriche, qui perdraient toute action sur les Etats au dedans et au dehors de l'Allemagne. Une alliance franco-russe où nous serions reçus «après» coup, ne peut pas être l'objet de nos vœux. Le meilleur moyen de l'empêcher, de la retarder ou de réduire ses inconvénients semble consister à entretenir les dispositions favorables de la France pour un accord plus intime et à ne pas lui enlever la perspective de pouvoir le réaliser. En maniant discrètement cette politique pendant toute la durée de l'alliance occidentale, nous ne compromettons ni nos relations avec l'Angeterre, l'alliée officielle de la France, ni nos rapports avec la Russie, qui s'efforce à le devenir.»

Puis examinant la situation intérieure de la France issue de la Révolution et concluant une alliance avec l'emprie russe et la noblesse moscovite, il ajoutait:

«Combien y a-t-il, dans le monde politique de nos jours, des souverainetés fondées sur le droit d'un bout à l'autre de leur l'existence?

L'Espagne, le Portugal, le Brésil, toutes les républiques américaines, la Belgique, la Hollande, la Suisse, la Grèce, la Suède, l'Angleterre, fière encore aujourd'hui d'être issue de la Révolution de 1688, ne peuvent invoquer pour leur constitution actuelle la légitimité d'origine.

Il est vrai que la plupart de ces situations sont consacrées par le temps, nous y sommes habitués: voilà pourquoi nous avons oublié leur naissance révolutionnaire. Jadis, alors même qu'elles n'avaient pas encore ce degré de longévité, on ne s'arrêtait pas à leur nature révolutionnaire. les prétendants de l'Europe appelaient Cromwell «notre frère» et recherchaient son amitié quand elle leur paraissait utile. Les souverains les plus honorables avaient fait alliance avec les Etats-généraux, avant qu'ils n'eussent été reconnus par l'Espagne. Guillaume d'Orande et ses successeurs en Angleterre, même pendant que les Stuart s'étaient encore prétendants, furent en relations très intimes avec nos ancêtrs; nous avons pardonné aux Etats-Unis leur origine révolutionnaire dès le traité de Lahaye, en 1785. Dans ces derniers temps, notre Cour a reçu la visite du roi de Portugal, et nous serions alliés par marige avec la maison de Bernadotte, si le hasard n'y avait fait obstacle.

«Quand et par quels indices toutes ces puissances ont-elles cessé d'être révolutionnaires? Il semble qu'on leur pardonne leur naissance illégitime, du moment qu'on n'a plus rien à craindre d'elles et qu'on n'est plus choqué, en principe, de ce qu'elles continuent impunément à se glorifier de leur origine.»

Et plus loin Bismarck ajoutait:

«Il est probable que, tôt ou tard, une alliance franco-russe résultera du décousu actuel de l'Europe, sans que nous puissions l'empêcher: il nous faut compter avec cette éventualité et prévoir quelle position nous aurions à prendre, le cas échant. Si nous ne nous préparons pas le rôle de marteau, il ne nous restera guère que celui de l'enclume.»

Pour une fois Bismarck a fait mentir le proverbe: nulle n'est prophète en son pays.

E. ALLARD DE GAILLON.

LE TRAITE.

—On savait déjà qu'une *convention* militaire *défensive* existait entre la France et la Russie. Les bases de cette convention avaient été proposées par Alexandre III et acceptées par le gouvernement français. On y avait stipulé, en particulier, quel nombre d'hommes chacune des deux puissances mettrait au service de l'autre, pour le cas où cette derniére serait attaquée par l'une des puissances prépondérantes de la triplice. Le mot prépondérante n'est pas inutile: il est évident, en effet, que si l'Italie, comme elle menaçait de le faire à l'époque, avait voulu engager une lutte contre la France, et qu'elle l'eût engagée seule, la Russie n'aurait pas bougé; elle n'aurait fait avancer ses bataillons que dans le cas où l'Allemagne serait venue au secours de l'Italie.

"Depuis le jour où cette convention a été consentie de part et d'autre, les événements ont marché. La Russie et la France ont suivi constamment dans toutes les affaires d'Europe et d'Asie une politique identique et ont confondu leurs intérêts. C'est cette situation que Nicolas II a voulu consolider par un acte définitif.

"On croit ici que le traité nouveau ne contient pas un nombre considérable d'articles; les mots qui ont été prononcés dans les toasts, et qui ont donné lieu déjà à tant de commentaires, les fameux mots: *esprit de droit et d'équité* sont comme le résumé du traité nouveau. Mais si ce traité est relativement court, par contre de nombreuses "notes" ont été échangées entre les deux gouvernements, et certaines de ces notes, de ces annexes précisent les conditions et les conséquences de l'alliance.

" Les deux puissances s'engagent, *pour une durée déterminée*, à se prêter un mutuel appui, *sous des formes qui sont également spécifiées*, et selon les événements qui pourraient se produire, soit en Europe, soit dans l'Extrême-Orient.

" C'est en raison de cet engagement mutuel que quelques personnes bien informées, mais exagérant les termes, ont pu dire que le traité nouveau avait un caractère offensif. La Russie et la France n'ont ni l'une ni l'autre l'intention d'attaquer qui que ce soit. Mais elles peuvent être amenées à agir communément et efficacement, sans avoir été attaquées directement. Que, par exemple, l'une des puissances de la triplice ou aussi l'Angleterre commette un acte ou fasse une démonstration absolument contraires aux intérêts immédiats soit de la France, soit de la Russie, et que, malgré les efforts de la diplomatie, le débat ne puisse être tranché que par les armes, alors les deux puissances alliées, *après entente préalable*, uniront leurs efforts, et dans les proportions voulues. Si, en 1870, l'alliance franco-russe avait existé, la candidature du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne se présentant, la Russie eût fait à l'Allemagne les mêmes remontrances que la France, et l'Allemagne sans doute eût hésité: M. de Bismarck aurait réfléchi avant de falsifier des télégrammes.

" Voilà sous quelle forme on peut dire que le traité nouveau a un caractère "offensif." Il s'agit uniquement, pour la France et la Russie, d'empêcher, d'un commun accord, que des faits se produisent qui soient contraires à "l'esprit de droit et d'équité" qui doit diriger leur politique. Il ne s'agit pas d'autre chose.

MOTS POUR RIRE.

A une soirée de contrat, deux jeunes gens causent entre eux:

—Moi, ça me fait toujours plaisir, quand je vois un garçon qui a de la fortune épouser une fille pauvre.

—Pourquoi cela?

—Parce que cela laisse les riches en circulation.

A X...-sur-Seine, le maire lit les formules du mariage à un couple qu'il vient d'unir:

—«La femme doit suivre son mari partout», dit-il.

—Oh! m'sieu le maire, interrompt la mariée avec épouvante, changez-moi ça je vous en prie: mon mari est facteur rural!

Deux ivrognes font une petite visite à la Morgue, entre deux stations chez les marchands de vin.

Ils contemplent longuement un noyé: puis, l'un d'eux, se tournant vers son copain:

—Tu vois, mon vieux copain, voilà où ça conduit... de boire trop d'eau!

Visite de l'usurier:

—Si monsieur ne peut pas me payer, il faudra que monsieur fasse des économies: je ne vois que ça.

—C'est bien ce que je fais; depuis plus de six mois, je n'ai pas payé une seule note.

---

propre instinct.

—Après tout, se disait il, tant pis si l'inconnu est une aventurière.

Je ne suis pas un enfant et saurai bien la démasquer.

Au surplus, si galante aventure va me distraire et chasser mes idées noir.

Si vous êtes jeunes et jolie, chère Mme A. V. M., rosière ou non, vous me ferez passer d'agréables moments.

Si c'est un laidron, un vieux bas bleu, il ne me sera pas difficile de me débarrasser d'elle.

Parbleu, oui, j'irai à ce rendez-vous.

Le lendemain, en effet, il arrivait exact au rendez-vous.

C'était l'un de ces jours que l'administration du Louvre accorde aux travaux des des copistes.

La salle numéro IX du musée était toute bruyante, toute emplie de monde, de femmes surtout.

Ici c'était une anémique et maigre jeune fille accroupie sur un pliant et qui s'efforçait de retracer sur sa toile quelque chef-d'œuvre placé sur la cimaise.

Là encore c'était, juchée sur une échelle, une plantureuse quadragénaire, plaquant et délayant sur sa palette des cobalts, du blanc d'argent, des terres de sienne, du vermillon, du cinabre.

Elles étaient tout entières à cette ingrate besogne, défigurant, déshonorant, caricaturant les chefs-d'œuvre des maîtres.

De temps en temps elles s'arrêtaient, regardaient avec complaisance leur barbouillage et poussaient des soupirs satisfaits.

Par moments de jeunes rapins, à chevelure léonine, coiffés d'un béret ou d'un chapeau tromblon, venaient s'arrêter devant les chevalets et, se poussant du coude, échangeaient des lazzis et des quollibets:

— Oh! là, là, regarde-moi la Vierge de Murillo, pauvre femme qu'elle jaunisse!

— Et cette Joconde avec son teint livide et ses paupières bleues!

— En voilà un superbe cas de choléra morbus! on dirait qu'elle va geindre.

La pauvre copiste dont on critiquait aussi acerbement le travail rougissait, s'efforçait de sourire, et trop souvent dissimulait quelques larmes furtives.

En face du fameux Véronèse les *Noces de Cana* stationnait tout une caravane de touristes de Cook.

Ils étaient là une quarantaine, ces fils d'Angleterre, femmes exhibant par leur sourire des dents de mastodonte, hommes en complet quadrillé, casquette d'étoffe ou casque colonial sur la tête, boys en matelots de Sa gracieuse Majesté britannique, et girls en toilette presque masculine, laissant passer sous leurs courtes jupes de larges pieds et des jambes en échalas.

C'était la fine fleurs des cockneys d'Angleterre, venus des comtés d'Essex, de Sussex ou de Kent.

Leur guide, ou plutôt leur cornac, expliquait à voix gutturale toute les sublimités du Véronèse.

— Ladies et Gentlemen! la toile la plus vaste du monde, à peu près vingt-cinq yards carrés.

Il suffirait de la descendre pour approvisionner toute une boutique de marchand de tableaux.

— Aoh! s'écriaient avec admiration tous les touristes en chœur.

—Maintenant, reprit le cornac, regardez le Christ, vous le reconnaissez, n'est-ce pas?

—Aoh, yes, indeed (oh! oui, vraiment.)

—Autour de lui, ses apôtres, ses disciples et tous les invités de la noce.

Vous remarquez, ladies et gentlemen, qu'ils ne boivent ni stout ni porter, mais seulement du vin.

En ce temps-là l'Angleterre n'exportait pas ses produits en Palestine.

Un bruyant éclat de rire accueillit cette patriotique facétie.

—Remarquez encore, ladies et gentlemen, les costumes; les reconnaissez-vous?

—Le propre uniforme des gardiens de la Tour! s'écria l'un des touristes, beautiful.

Gaston de Lachesnaye cependant s'impatientait; il allait et venait à travers la salle, regardant avec inquiétude à chacune des portes d'entrée, examinant attentivement tout nouvel arrivant.

Trois heures un quart! Personne!

En vérité, elle était bien peu exacte au rendez-vous, Mme A. V. M.!

Et Gaston sentit une sourde angoisse lui étreindre le cœur.

Pourquoi cette angoisse? Il se demandait si on avait voulu se jouer de sa crédulité.

Pourquoi au lieu de signer sa lettre l'inconnue lui avait-elle assigné ce rendez-vous en un édifice public?

Que signifiait ce tour romanesque donné à une vulgaire aventure?

Que diraient ses amis et connaissance de le voir ainsi faire pied de grue avec des palpitations au cœur comme un jouvenceau à son premier rendez-vous avec une grisette?

Trois heures et demie! Toujours personne. Il commençait à se sentir ridicule.

Eh bien, non, c'était par trop de sans gêne! Mieux valait s'en aller et....

Et pourtant Gaston de Lachesnaye ne s'en allait pas.

Une ardente et invincible curiosité le retenait malgré lui dans cette salle.

Maintenant il tournait en rond comme un écureuil dans sa cage.

Tout à coup il tressaillit et s'arrêta comme frappé de stupeur.

Une femme venait d'entrer, grande, svelte, à la démarche onduleuse, très élégante.

Elle portait une riche toilette de satin héliotrope; un chapeau mauve, enguirlandé de roses et de pensées, formait comme un diadème sur sa tête.

Une épaisse voilette de dentelle noire lui masquait soigneusement le visage.

D'un pas glissant et silencieux elle s'approcha de Gaston, s'arrêta devant lui, le regarda. Puis lentement et lentement et toujours silencieuse, releva son voile.

Gaston de Lachesnaye poussa aussitôt un cri de stupeur:

—Lady Audley!

—Oui, lady Audley, murmura-t-elle avec un soupir; ingrat, qui ne m'avez pas devinée!

—Oh! s'écria Gaston confondu, quoi, c'était donc vous qui m'écriviez ces lettres?

—Oui, c'est moi qui ai écrit ces lettres éperdues....Me méprisez-vous?

Elle esquissa un sourire langoureux qui contrastait avec le regard un peu dur de ses glauques prunelles.

—Vous mépriser, madame! quel mot! et combien vous me connaissez peu!

Elle lui prit le bras et s'appuyant avec abandon centre lui:

—Parcourons ensemble les galeries, dit-elle de sa voix murmurante.

J'ai beaucoup à vous parler et nous serons plus seuls ici, au milieu de cette foule d'inconnus, que dans nos salons du monde, où les murs ont des oreilles et les échos des médisances!

Ahuri, éperdu, ne sachant trop s'il n'était pas le jouet d'un rêve bizarre, Gaston obéit.

Lentement ils traversèrent les longues galeries, fendant la foule des curieux et des indifférents.

Tout en marchant, l'Anglaise murmurait à voix très basse:

—Oh! oui, il y a bien longtemps que je vous connais, je vous admire, je vous aime! Hélas! la fatalité semblait vouloir jeter des obstacles entre nous.

Vous rappelez-vous le premier soir où nous nous sommes rencontrés?

Vous jouiez aux cartes avec M. Wallace Bryant et je me suis approchée de vous.

—Oui, répliqua Gaston, je me le rappelle! Vous m'avez regardé, puis....

Il n'osa continuer et s'arrêta en rougissant jusqu'à la racine des cheveux.

Mais lady Audley, nullement embarrassée, reprit la parole et, toujours souriante:

—Et je vous ai jeté une fleur! Oui, mon ami, une petite fleur que j'avais au corsage.

Je suis Anglaise, c'est-à-dire très franche, incapable de dissimuler mes sentiments.

Elle fit une pause, parut rêveuse, puis avec une gravité subite:

—Mais quand je vous ai vu l'intime ami de M. Wallace Bryant, j'ai compris combien il était oiseux de chercher à gagner votre sympathie.

Cet homme me déteste et s'efforce de me nuire. Il a dû vous dire du mal de moi.

—Pouvez-vous le croire....je vous assure....qu'au contraire, fit Gaston très confus.

—Si, si, je le vois dans votre regard, il m'a calomniée.

Ce M. Wallace Bryant était l'ami de mon mari, et il voulut alors me détourner de mes devoirs d'épouse.

Mais, bien que très malheureuse avec sir Stephen Audley, qui était de trente ans mon aîné, et qui, toujours ivre, me maltraitait avec la dernière brutalité, j'étais et je voulais rester honnête femme.

Ah! Gaston, si vous saviez quelle triste vie a été la mienne.

J'ai passé ma jeunesse dans les pleurs et les sanglots. Oui, j'ai beaucoup souffert.

Elle détourna la tête comme pour cacher une larme, puis:

A continuer.

La Salsepareille d'Ayer est fortement concentrée; c'est le remède le plus économique dont on puisse se servir pour purifier le sang.